

Trois pluies

En 1897, Paul Claudel, âgé de 29 ans, est vice-consul à Hankéou sur les rives du Yang-tseu, où il négocie l'installation d'un chemin de fer. Écrit au printemps 1897, publié en 1898 dans *La Revue blanche* et en 1900 dans le recueil *Connaissance de l'Est*, le poème *La pluie* présente l'auteur qui écoute et observe la pluie à travers les six fenêtres de son bureau : "...autour de moi, tout est lumière et eau. Je porte ma plume à l'encrier, et, jouissant de la sécurité de mon emprisonnement, intérieur, aquatique, tel qu'un insecte dans le milieu d'une bulle d'air, j'écris ce poème." Loin de la bruine européenne, le phénomène est quasi-apocalyptique : " La nue attrape de près la terre et descend sur elle serré et bourru, d'une attaque puissante et profonde." L'ensemble du paysage est submergé, jusqu'au fleuve qui paraît lui-même noyé. Claudel trouve un apaisement dans ce déluge psalmodié, une méditation où le temps s'arrête. "Cependant la pluie vers la fin du jour s'interrompt, et tandis que la nue accumulée prépare un plus sombre assaut.../...une noire araignée s'arrête, la tête en bas..." L'après-midi a passé, le jour décline. La dernière phrase donne au texte toute sa plénitude réconciliée en une superbe mise en abyme : "Je fais aux tempêtes la libation de cette goutte d'encre". Par ses poèmes de Chine, Claudel ouvre le XXème siècle avec éclat et son livre aura une portée considérable en tournant la page du symbolisme sous l'influence directe des *Histoires naturelles* de Jules Renard publiées en 1896¹.

L'un des plus beaux écrits d'André Breton est *Poisson soluble* publié en 1924² et dont le célèbre *Manifeste du surréalisme* résulta d'une intention de préface. *Poisson soluble* regroupe un choix de 32 "historiettes" — dont 31 purement automatiques d'après les dires de l'auteur — qui rivalisent d'inventivité ludique, de "légèreté contagieuse" selon le mot de Julien Gracq. Breton avouait garder un faible pour *La pluie seule*. Ce texte commence ainsi : "La pluie seule est divine, c'est pourquoi quand les orages secouent sur nous leurs grands parements, nous jettent leur bourse, nous esquissons un mouvement de révolte qui ne correspond qu'à un froissement de feuilles dans une forêt. " Comme Claudel, Breton observe la pluie de ses fenêtres qui sont pour lui celles, plus prosaïques, du 42, rue ... Fontaine : "Ce jour de pluie, jour comme tant d'autres où

¹ Cf. *Connaissance de l'Est*, édition critique de Gilbert Gadoffre, Mercure de France, 1972.

² Disponible pour la première fois en livre de poche en 1996, *Poésie*/Gallimard.

je suis seul à garder le troupeau de mes fenêtres au bord d'un précipice sur lequel est jeté un pont de larmes, j'observe mes mains qui sont des masques sur des visages, des loups qui s'accommodent si bien de la dentelle de mes sensations." La pluie de Breton est jaune, noire, blanche, elle est "orangée aux envers de feuille de fougère", elle est "comme des éclats de voix rendus par le millième écho". L'auteur voit cette pluie partout, jusqu'à l'intérieur de sa pensée, et la verdure "c'est encore de la pluie". " La pluie c'est de l'ombre sous l'immense chapeau de paille de la jeune fille de mes rêves, dont le ruban est une rigole de pluie". Les images se succèdent avec alacrité, André Breton n'ouvre sa porte qu'à la pluie, il espère "avant tout capter les merveilleux paradis de la pluie totale, l'oiseau-pluie comme il y a l'oiseau-lyre", et si on le voit se diriger vers un château de verre, "c'est pour y surprendre la Pluie au bois dormant" qui doit devenir son amante.

Enfin, le premier texte du recueil *Le parti pris des choses* de Francis Ponge s'intitule *Pluie* et fut écrit vers 1935. D'aucuns auront établi une corrélation avec *La Pluie* de Claudel³ , mais Ponge devait également connaître celle de

³ Cf. *Francis Ponge ou le refus de l'absolu littéraire*, Bernard Veck, Ed. Margada, 1993, pp. 40 à 62.

Breton puisqu'il se rapprocha du mouvement surréaliste en 1930. Cependant, sa pluie se démarque nettement des deux précédentes par la volonté d'une description quasi-objective où l'objet observé est rendu le plus fidèlement possible en excluant presque totalement tout sentiment humain : "La pluie, dans la cour où je la regarde tomber, descend à des allures très diverses. Au centre c'est un fin rideau (ou réseau) discontinu..." Toute la première partie du texte est une tentative de représentation exacte de ce qui est vu. L'auteur suit le mouvement de l'eau depuis l'air jusqu'au moindre obstacle, depuis le toit de zinc jusqu'au sol : "De la gouttière attenante où elle coule avec la contention d'un ruisseau creux sans grande pente, elle choit tout à coup en un filet parfaitement vertical..." Cependant, le deuxième paragraphe fait entrer de l'humain : "Le tout vit avec intensité comme un mécanisme compliqué, aussi précis que hasardeux, comme une horlogerie..." Et les divers bruits qui résultent de ces mouvements "résonnent à la fois en un concert sans monotonie, mais non sans délicatesse." Enfin, lorsque le ressort s'est détendu, tout s'arrête et le soleil réapparaît. Francis Ponge conclut par un "il a plu", coup de patte polysémique qui sera l'une des marques de son art, où soudain le travail artistique est suggéré — à l'instar de la libation de Claudel — car ce "il a plu" peut aussi bien s'entendre, à la fin du texte, comme le fait que l'artiste ait réussi à plaire.

Eugène Michel
Juin 2000